

L'Association lacanienne internationale

**Préparation au Séminaire d'Été 2021 - Étude du séminaire IX de Jacques Lacan, *L'Identification*  
Mardi 3 novembre 2020**

Leçon 2 : Lydia Schenker

Texte, Leçon du 22 novembre 1961.

Discutant : Julien Alliot

Le titre de mon intervention est : le Sujet dans la vacillation de son ex-sistence...

De la syntaxe de la langue à l'acte inaugural d'énonciation... par quel bout l'entendre ?

Celui de l'Imaginaire du savoir absolu ? Du Symbolique du signifiant ? Du Réel du trait ?

D'où je parle :

Je voudrais d'abord remercier Pierre-Christophe Cathelineau et Marc Darmon de me proposer d'exposer notre lecture de ce séminaire... Notre, car il s'agit aussi d'un travail collectif au sein d'un groupe-cartel où viennent s'articuler les questions de ma propre lecture. Je me trouve ici dans une certaine position atopique... avec la nécessité d'un transfert de travail pour soutenir ce qui me pousse toujours et encore à m'interroger sur cette fonction ouverte par la psychanalyse... dans ma pratique, institutionnelle et individuelle. C'est la contingence des rencontres, avec les quelques autres avec lesquels je travaille depuis des années, qui me permet d'avancer sur ces questions ; je veux donc remercier également ici tous mes camarades de travail sur les bords ou hors cet espace associatif. Car oui, ça m'a donné du « fil à retordre » cette contrainte à creuser une leçon que je n'avais pas choisie et qui m'a obligée à suspendre ma précipitation à prendre des chemins de traverse vers les leçons suivantes sur la topologie du tore et l'écriture du Réel qu'elle ouvre... Devoir nous arrêter sur ces leçons qui avaient pu nous paraître trop évidentes nous a permis de prendre la mesure des paroles de Lacan qui dit avoir voulu nous permettre de « franchir le sommet le plus difficile de la difficulté » avec ces premières élaborations !

Situation de cette leçon dans le séminaire :

Au-delà de l'alternance d'une année sur l'autre entre la thématique du signifiant et celle du sujet, soient les deux dimensions symbolique et imaginaire que Lacan souligne comme une sorte de pulsation dans la succession des séminaires... ici, c'est le rapport du sujet au signifiant qu'il s'agira d'aborder dans ce neuvième séminaire sur le thème de l'identification.

Il va interroger cette articulation pour préciser le statut du sujet dans ses identifications, non seulement à partir du Symbolique par rapport à l'Imaginaire, mais également dans ce qu'indique cette pulsation : cerner davantage la dimension du Réel par rapport au symbolique... Et « savoir se passer du Sujet Supposé Savoir à tous les moments » !

D'une part, Lacan précise les éléments linguistiques du langage pour dégager l'instrument du trait unaire dont la fonction opérante d'articulation va s'explicitier dans les leçons suivantes (l'opération de coupe-suture dans la structure produisant une disjonction-conjonction, repérable sur le tore, pour une articulation borroméenne, entre temporalité logique et spatialité topologique du lieu de l'Autre).

D'autre part, il souligne que ces opérations se distinguent en clinique en fonction de différents types d'actes. Ici, un passage à l'acte à propos de Descartes avec son acte d'énonciation : « C'est du sujet lui-même comme acte inaugural » dont il va s'agir, un sujet identifié à son acte ? En effet, l'acte dans sa fonction d'énonciation est à distinguer de l'action de la pensée et de l'*acting out* de Socrate, évoqués dans la première leçon. Je cite : « La pensée commence à

l'inconscient... c'est une action à l'état d'ébauche, à l'état réduit, le petit modèle économique de l'action. [...] L'être d'atopie nommé Socrate qui a pu se sustenter dans le désir de sa propre mort jusqu'à en faire *l'acting out* de sa vie ». Ainsi, « il a fallu, en fait, quelque chose que nous pouvons appeler la seconde mort des dieux, à savoir leur ressortie fantomatique au moment de la Renaissance, pour que le verbe nous montrât sa vraie vérité, celle qui dissipe, non pas les illusions, mais les ténèbres du sens d'où surgit la science moderne » pour nous faire entendre l'importance du surgissement de cette fonction de l'acte d'énonciation (vraie vérité du Verbe !) non seulement du point de vue historique mais aussi sur le plan actuel de la clinique. La visée de Lacan sera alors de « repérer les références à la phénoménologie du névrosé obsessionnel dans une scansion signifiante où le sujet se trouve immanent à toute articulation » avec l'exemple de Descartes. Nous supposons deux versants à cette opération :

– Celui d'une opération réelle qui met en jeu ce qui va faire trou (ou coupure) dans le symbolique pour décompléter le savoir absolu (Hegel) du sujet supposé savoir, savoir de l'Autre, cet Autre que Lacan a défini comme « dépotoir des représentants représentatifs de cette supposition de savoir [...] c'est ce que nous appelons l'inconscient pour autant que le sujet s'est perdu lui-même dans cette supposition de savoir ». Serait-ce là ce qui fait le caractère de passage à l'acte du sujet Descartes dans ce que représente le franchissement de ses méditations ?

– Celui d'une opération symbolique via le trait unaire dont il sera largement question dans la leçon III avant d'aborder la question de la lettre. S'agirait-il alors d'un trou dans le réel par cette première marque symbolique que constitue le trait unaire ? D'où la nécessité d'une écriture topologique pour rendre compte de ces points d'articulations entre le symbolique et le réel, questions que nous voudrions partager et discuter.

Dès le début de cette leçon, Lacan justifie son retour sur sa « réflexion philosophique » à propos de Descartes pour illustrer ce qu'il entend par identification : « c'est une identification de signifiant, c'est ce que nous rencontrons dans ce qu'il y a de concret dans notre expérience concernant l'identification ».

Je n'ai pu faire autrement que de suivre pas à pas les articulations de cette leçon dont la structure même nous fait éprouver cette vacillation du sujet, d'abord présentée dans les champs différents de la syntaxe et du langage avant d'en arriver à l'exemple clinique de la démarche de Descartes et de l'acte dans sa temporalité.

A – De Saussure à Descartes (p. 24-27, édition de l'ALI, juin 1995 de ce séminaire) pour l'abord fondamental de la question du sujet supposé savoir :

Lacan part du signifiant pour situer l'être du sujet, en passant par la concordance biunivoque de l'identification imaginaire opposée à l'identification de signifiant dans sa dimension symbolique. Il reprend le cours de linguistique de Saussure pour souligner la fonction du signifiant par rapport au signifié (séparés par la barrière résistante à la signification) mais aussi la nécessité d'approfondir son rapport au signe en différenciant l'école de Prague (Jakobson) et celle de Copenhague (Hjelmslev). En effet, cette dernière a donné la glossématique qui isole le glossème comme unité linguistique minimale du langage servant de support à la signification (au plus près du Réel ?) alors que le morphème ou monème désigne un élément significatif ou unité significative minimale. Ainsi, avec sa « linguisterie », il nous rappelle son avance sur Jakobson concernant la primauté à donner à la « fonction du signifiant, dans toute réalisation du sujet » en renversant l'algorithme saussurien : signifiant au-dessus de la barre par rapport au signifié. (« L'instance de la lettre dans l'inconscient [ou la raison depuis Freud] », mai 1957).

Pour illustrer cette fonction du signifiant, Lacan reprend encore l'exemple connu de l'express de 10h15 apporté par Saussure, pour souligner « la sorte d'identité qui est celle du signifiant » que représente l'express de 10h15 ; signe d'identité, (c'est le même express et pourtant tout est

différent dans la réalité), à différencier « du signifiant fondé sur d'autres conditions ». Et il indique que ce qu'il y a de vrai dans la constitution d'un « être » tel que l'express de 10h15, suppose « un fabuleux enchaînement d'organisation signifiante à entrer dans le réel par le truchement des êtres parlés ». Le participe passé employé ici évoque la soumission du *parlêtre* au signifiant comme valeur exemplaire pour définir les lois de l'identification en tant qu'identification de signifiant.

Cette identification symbolique, Lacan l'oppose à l'identification imaginaire dont il nous rappelle les mécanismes et les effets « à l'arrière-plan du stade du miroir, l'effet organique de l'image du semblable [...] effet d'assimilation » avec l'exemple du cricquet pèlerin dont la croissance dépend de la rencontre de certains traits de l'image de son semblable pour évoluer sous la forme solitaire ou grégaire. Ce « circuit organique » entraîne des « effets d'image » retrouvés dans toutes sortes de formes « de la physique et jusque dans le monde inanimé » où l'image, même virtuelle, a pour résultat « de constituer une concordance biunivoque entre deux systèmes » par l'intermédiaire d'une surface plane, comme celle du miroir ou de la surface du lac qui reflète la montagne. Ces effets d'imaginaire sur le réel de la vie, le *parlêtre* pourra-t-il s'en écarter ?

De même, pour la découverte de la chaîne signifiante par la pensée scientifique avec la tendance simplificatrice des théories de l'information où se véhicule l'idée de cette concordance, Lacan nous met en garde vis-à-vis de ce système binaire qui lui donne « la fausse consistance » de « la forme » qui enveloppe la complexité des éléments symboliques sous-jacents qu'il veut dégager. Ce système correspond-il encore à un effet de complétude imaginaire lié au supposé savoir de la pensée ? C'est donc par la mise en valeur de l'expérience du langage et de ce que son rapport au signifiant permet d'introduire que Lacan entend articuler avec force la dimension originale du Symbolique qu'il s'agit de distinguer radicalement du Réel. Il situe alors dans les « éléments d'information signifiante », l'originalité du trait, de sérialité, de « discrétion », mais aussi de coupure, rappelant l'articulation de Saussure pour les définir : « ce qui les caractérise de chacun c'est d'être ce que les autres ne sont pas ».

Puis, rappelant les mécanismes de synchronie et de diachronie qui articulent les lois du signifiant (« L'instance de la lettre dans l'inconscient [ou la raison depuis Freud] », 1957), Lacan nous avertit que tout ceci n'est pas pleinement articulé et doit encore être précisé à partir du fait même de notre expérience. Ainsi, faisant allusion au lieu du code dans son graphe du désir, il nous dit que la synchronie ne se réduit pas à la simultanéité virtuelle dans quelque sujet supposé du code qui reste problématique, « il y a là une entité intenable... ce n'est qu'une des formes du sujet supposé savoir dont il faut se passer »; et d'autre part, il faut « nous déprendre du déploiement diachronique censé nous mener au Savoir absolu [...] la distinction devant être faite de cette diachronie de fait trop souvent visé dans l'articulation des lois du signifiant et la diachronie de droit par où nous rejoignons la structure ». De même, il ne faut peut-être pas identifier la temporalité de la synchronie uniquement à la substitution et à la métaphore, comme la diachronie à la métonymie du désir.

Lacan nous ramène à l'expérience analytique pour nous rappeler encore que nous ne pouvons nous référer à partir d'aucune terminaison possible dans un savoir absolu comme Hegel l'a fait. La question restera donc ici ouverte et se révélera telle dans la démarche de Descartes. Ainsi il amène un point central de cette leçon concernant la difficulté de notre expérience : « Ce sujet supposé savoir il faut que nous apprenions à nous en passer à tous les moments. Nous ne pouvons y recourir à aucun moment [...] ». Impératif éthique comme nécessité de se déprendre du savoir absolu pour faire place au sujet de l'énonciation qui cependant se dérobe. La question de l'ex-sistence du sujet, dans son rapport au Réel et à la temporalité est alors reprise à partir de l'exemple du père mort (séminaire VI, *Le désir et son interprétation*) où le sujet de l'énonciation est désigné dans l'expérience du rêve en troisième personne à partir de la

phrase « Il ne savait pas qu'il était mort ». Ce « il » ne peut se dire directement, Lacan nous rappelle qu'à « l'approcher en première personne [...] il se dérobe » et ne peut se dire que lors de cette confrontation « au chariot du temps » où se présente la limite réelle de la mort. Cette problématique du sujet, Lacan la pose avec une phrase empruntée à la poésie métaphysique qui vise à rapprocher deux ordres séparés de la réalité, le corps/l'âme, la matière/l'esprit, l'humain/le divin, le visible/l'invisible, le temporel/le spatial, la distance entre les deux ordres s'abolissant dans le mouvement. Il l'attribue à John Donne (1572-1631), contemporain de Descartes (1596-1650) alors que c'est Andrew Marvell (1621-1678) qui est l'auteur de ce poème libertin dans ce contexte particulier de guerres de religions et de puritanisme de l'Angleterre du XVII<sup>ème</sup> siècle. Poème qu'il adresse à « sa timide maîtresse » pour la persuader d'avoir un rapport sexuel. Il évoque l'éternité du temps qui lui manque pour faire la cour et chanter ses louanges à sa belle, le temps étant en quelque sorte l'ennemi des amants. Il faut donc se référer à la traduction de ce poème pour saisir l'allusion de Lacan :

« *But at my back I always hear  
Time's winged chariot hurrying near* ».

Ce chariot du temps, il nous talonne ! L'idée du sexe avant la mort, la hâte et l'acte trouvent enfin la possibilité d'un dire du sujet par le biais de l'écriture poétique, à partir de l'idée de sa propre mort, son ex-sistence. « Je ne savais pas que je vivais d'être mortel ». La méconnaissance de ce sujet de l'énonciation qui se dérobe se révèle à partir de son incertitude : De l'avoir oublié « presque à tout instant », il peut se dire « au moment de quitter notre vie, qu'à notre propre vie, nous aurons toujours été, en quelque mesure, étrangers [...] ». La temporalité de sujet s'entend également ici par la voix du futur antérieur. C'est bien à l'approche de toute expérience du Réel de la mort, que ce « il » va pouvoir se dire... Nous remarquerons que Descartes a perdu et sa fille et son père en 1640-1641, l'année des *Méditations*.

Le sujet n'émerge qu'au moment où il est sujet barré selon l'équivoque reprise par Élie Doumit dans son ouvrage *Le Réel en psychanalyse* : « il naît (il n'est) qu'au moment où il disparaît ». Ce fond de l'interrogation philosophique la plus moderne, chacun peut en faire l'expérience, « ce n'est pas là un phénomène contingent » nous dit Lacan. Ce fondement existentiel de *l'être pour la mort* passe dans toute clinique au-delà des formulations apportées par les modes de pensée religieuse ou philosophique.

Lacan insiste pour rappeler que l'expérience analytique a quelque chose à y apporter, sa place, « la même place où le sujet se constitue comme ne pouvant savoir ». Le lieu de la psychanalyse est celui de l'émergence du sujet, là où il ne peut pas savoir, justement. Mais avant que le sujet de l'énonciation et la barre de sa division ne se révèle dans son éclipse par le passage à l'acte de Descartes, c'est dans le discours que Lacan va aborder ce dédoublement du sujet "je/ne", par le biais d'un long détour par la syntaxe et la grammaire de la langue.

B – De Descartes à Pichon (p. 28-30) : Du sujet existentiel et immanent du « je » cartésien dans sa vacillation, au sujet de l'énonciation du « je ne » dans une certaine négation.

1 – Du Sujet supposé au supposé savoir. Entre les deux, le doute de la supposition. Lacan s'amuse à conjuguer en deux verbes ces bords du sujet supposé savoir qu'il divise : du *j'êtrepenser* du sujet supposé au *je pensêtrer* du savoir de la pensée qui s'empêtre... pour poser la question de comment se dépêtrer de l'artifice imaginaire, du poids trop pesant de la consistance de la pensée ! L'impasse, l'impossible du « je pense donc je suis » (*Discours de la Méthode*), c'est justement cet impossible qui fait son prix et sa valeur... annonce-t-il ! Et il donne tout son poids aux objections énoncées vis-à-vis du verbe penser, jusque dans l'étymologie où en français penser veut dire peser ; alors que « ce à quoi je pense » est saisissable, ce qui le fonde, le « de quoi » « d'où », « à partir de quoi » je pense se dérobe nécessairement. La formule de Descartes interroge « ce point privilégié du je pense pur » sur

lequel nous pourrions nous fonder avant de mettre en évidence la disjonction entre savoir et vérité ! « Suffit-il qu'il pense être pour qu'il touche à l'être pensant ? » (Deux premières *Méditations*).

Lacan interroge à sa façon cet être pensant comme participe (présent) d'un verbe, *êtrepenser* qu'il pourrait conjuguer : comme *j'êtrepense* « légitimement comme *je compense*, *je surcompense*, *je décompense*, ou comme on dit *j'oultrecoide* » ajoute-t-il comme pour souligner cette désinvolture de l'être !

Mais alors, le *je pensêtre* ne peut se connoter que des traits du leurre et de l'apparence, même dans le texte de Descartes, il n'apporte aucune autre consistance que celle du rêve, où il nous laisse suspendus à plusieurs reprises. Ainsi le *je pensêtre* ne va pas plus loin que la troisième personne du singulier dans la conjugaison, les autres formes seraient inusitées en français ; il ajoute avec humour qu'elles seraient suppléées ordinairement par les mêmes formes du verbe complémentaire de *pensêtre* : le verbe *s'empêtrer*, jeu de lettres pour faire entendre les empêtrements de la pensée de l'obsessionnel qui tourne en rond !

Pourrions-nous ajouter ici que le pansément du *pensêtre* (signifié du savoir absolu) ne tient pas sur *l'êtrepensant* pour la mort ? (signifiant du sujet divisé).

Ainsi, l'acte d'*êtrepenser* ne débouche, pour qui pense, que sur un *peut-être je* ? Doute de l'être pensant : doute entre deux « je », deux fonctions. Lacan parle du « trait de contrebande de l'introduction de ce 'je' dans la conclusion » du « je pense, donc je suis » du *Discours de la Méthode* qui laisse ouverte la question de ce dédoublement du « je » qui reste problématique jusqu'à la démarche suivante de Descartes dans *les Méditations* (II et III).

2 – Lacan aborde alors la temporalité de la vacillation évanouissante du sujet pensant. « La fonction du Dieu trompeur, encore bon pour nous bercer d'illusion, il va jusqu'au malin génie, menteur radical pour nous égarer », c'est ce qu'on a appelé le doute hyperbolique, qui laisse ce « je » dans une « vacillation fondamentale ». Il questionne la temporalité de cette vacillation selon deux façons :

La première plus classique, « l'être ne saurait se saisir comme pensée que d'une façon alternante : c'est dans une succession de temps alternants qu'il pense, que sa mémoire s'approprie sa réalité pensante sans qu'à aucun instant puisse se rejoindre cette pensée dans sa propre certitude » (psychologie du point de vue empirique de Brentano rapportant saint Thomas d'Aquin). Dans la temporalité d'un mouvement diachronique ?

L'autre modalité, plus proche de la démarche cartésienne, « c'est de nous apercevoir justement du caractère à proprement parler évanouissant de ce *je*, de nous faire voir que le véritable sens de la première démarche cartésienne, c'est de s'articuler comme un *Je pense et je ne suis* ». Dans un même temps qui serait synchronique mais avec le *ne* discuté plus loin ?

Lacan laisse là ces questions en suspens en nous indiquant que ce ne sont là qu'abords et qu'on peut s'apercevoir que « je dépense à penser tout ce que je peux avoir d'être » et donc c'est de « cesser de penser que je peux entrevoir que "je" sois tout simplement ». Ce sera plus tard, (séminaire XV, *L'Acte analytique*, 1967-1968), qu'il mettra à l'épreuve le « je suis où je ne pense pas » et « je pense où je ne suis pas », situant la séparation entre savoir et vérité avec le *vel* de l'aliénation dans la « tâche analytique ».

3 – Dans notre leçon, c'est encore par le biais de la langue qu'il reprend la question de cette vacillation du sujet : à partir des formes de la négation dans la structure de la langue française *Je ne suis*, il reprend cette formule écrite *je pense et je ne suis* pour introduire une succession de remarques concernant la morphologie du français.

D'abord le *je* qui représente le *moi* qui fait ou pas l'action, exprimé différemment dans les langues à la première personne si facilement élidé dans le langage parlé, avec le « e » qui disparaît dans *j'sais pas* par exemple, est bien autre chose que *je ne sais* où le *ne* porte sur le *je*. Lacan attire notre attention sur le fait que c'est avant le verbe que porte « cette partie décomposée de la négation ». Problématique qui n'est pas propre au français et sera reprise

dans les leçons suivantes.

Lacan reprend ensuite ce *ne* de la négation en français à partir des formulations de Pichon et Damourette, sur le forclusif et le discordantiel tel qu'il nous l'a déjà amené (séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, 1958), qui introduisent la question mais sans la résoudre : « Je ne pense pas [...] que ces formulations puissent résoudre la question », nous dit-il, pour insister ici sur « l'émergence particulièrement significative dans un certain usage linguistique des problèmes qui se rapportent au sujet comme tel dans ses rapports au signifiant ».

Entre le « ne...pas » forclusif, du sujet forclus et le « ne » du discordantiel qui indique le sujet de l'énonciation, il y a toutes les nuances du « ne » explétif tel que Lacan le reprendra plus tard : le « ne » explétif comme dédoublement du « Je » dans le langage, se trouve « subsistant en suspension entre les zones du graphe » (*Écrits* p. 665), puis il indiquera dans la leçon du 17 janvier 1962 que « se marque en une béance, cette distinction du sujet de l'acte de l'énonciation en tant que tel, par rapport au sujet de l'énoncé ». « Dans “je crains qu'il ne vienne” [...] le sujet de l'énonciation en tant que perce son désir, n'est pas ailleurs que dans ce *ne* dont la valeur est à trouver dans une hâte en logique », *ne* retrouvé dans le « avant qu'il *ne* vienne ». (« Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », 1960).

Cette distinction du « Je » de l'énoncé et du « ne » de l'énonciation à partir de la syntaxe de la langue va nous ramener à la question du désir et de ce que Lacan veut aborder avec ce qu'il appelle « la démarche insensée de Descartes » qu'il qualifie de « passage à l'acte ».

C – Désir du sujet de l'énonciation et doute hyperbolique de Descartes, articulé dans la thématique des *Méditations* avec sa démarche spécifiée par Lacan comme passage à l'acte (p. 31-33) : De la syntaxe de la langue à l'acte inaugural d'énonciation.

Là encore Lacan nous met en garde contre le « mirage du savoir absolu de Hegel » qui se déploie au niveau du Réel, « il faut se déprendre des fausses certitudes psychologiques et des amusettes de la science-fiction », dit-il, avant de réinterroger la démarche cartésienne taxée de méthodique, « doute à froid [...] injustifiable logiquement », mais qui lui permet de dire qu'elle n'est pas pour autant irrationnelle : ce qui lui importe c'est qu'elle n'est « pas plus irrationnelle que le désir ». Désir comme « fait articulé » mais non articulable.

Cependant, le doute hyperbolique est bien différent du doute sceptique de Hegel dans son rapport au Réel, mais loin de le remettre en cause, Descartes le met à l'épreuve du côté du sujet (pensant) et non dans la quête du savoir. Il ne suppose pas le savoir comme dans la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel où il s'agit d'un savoir « pas encore », donc qui de ce fait est un « savoir déjà ». Ce n'est pas de se reconnaître dans ce dont l'esprit est capable qu'il s'agit, Descartes « met en question le sujet lui-même, et malgré qu'il ne le sache pas, c'est du sujet supposé savoir qu'il s'agit » précise Lacan. Et il poursuit : « C'est du sujet lui-même comme acte inaugural qu'il est question ». Ainsi, comme Nicolas Dissez l'écrit dans la préface de *Passage à l'acte et acting out* de Marcel Czermak « Si l'acte a bien comme effet de déterminer un avant et un après essentiels pour le sujet, alors le sujet de l'acte est bien plus le sujet issu de l'acte que l'auteur de celui-ci ».

C'est ce qui fait « l'effet de tournant qu'a eu dans l'histoire cette démarche insensée de Descartes, c'est qu'elle a tous les caractères de ce que nous appelons un passage à l'acte » nous dit Lacan. Le sujet est identifié à son acte de mise à l'épreuve de sa propre question. Peut-on parler ici de « substantification de l'objet pensant » ? comme le dit Marcel Czermak qui cite Lacan à propos de Descartes : « bascule substantialiste du côté de l'être, où, en constituant l'être du Je, il se substantifie comme *a*. Il faut bien noter que Lacan parle à ce sujet de véritable franchissement, c'est-à-dire d'un refus de la question de l'être, en le substantifiant ».

À la fin de cette leçon, Lacan déplie les caractères de ce passage à l'acte, là encore comme deux temps successifs de la démarche cartésienne (deux premières *Méditations*).

Le premier temps « a le trait d'un passage à l'acte, il se situe au niveau de ce stade nécessairement insuffisant, et en même temps nécessairement primordial, toute tentative ayant le rapport le plus radical, le plus originel au désir ». La preuve en serait le deuxième temps qui lui succède immédiatement. Là encore, la seule indication est celle d'une temporalité : immédiateté dans la succession de ce rapport au désir issu d'une demande primordiale et non comblée, avec l'idée d'une rétroaction.

Le deuxième temps venant éclairer le premier serait donc la démarche du Dieu trompeur et l'appel à quelque chose qui n'annule pas l'existence du Dieu garant de la vérité de tout ce qui s'articule : « le vrai du vrai » *verissimum* (opposé à l'*entissimum* de l'existence de Dieu, « le plus être des êtres » de saint Anselme). À ce point de la thématique de Descartes, c'est le garant que la vérité existe, d'autant plus qu'elle pourrait être autre, qu'elle pourrait être l'erreur ! Dieu peut nous tromper, se tromper, Dieu existe et le sujet s'éclipse. La vérité du sujet de l'inconscient se manifeste à son insu dans cette démarche cartésienne au prix d'un forçage du Réel comme le dit Marcel Czermak : « C'est justement quand il a fait le passage à l'acte du *cogito* qu'il conclut : Dieu est. C'est au moment où il se forclôt comme sujet qu'il réintroduit un Dieu dont il se supporte ». Doit-on entendre ici que l'Autre existe, mais ne répond pas à l'appel, puisque l'Autre n'est pas un sujet, c'est un lieu. La *Versagung*, refus primordial dans la fonction maternelle, y indique une limite, savoir et vérité se tenant dans deux champs séparés puisqu'il n'y a pas de réponse de l'Autre à la demande de savoir. Le passage ou franchissement se fera par la mise en place subjective d'un acte d'énonciation, l'écriture d'une parole qui ouvre à la science dans l'histoire. Acte qui a pour effet de séparer le savoir supposé du supposé sujet, le savoir supposé serait du côté de S1, dans l'Autre, qui est un lieu, qui ne répondra pas à la question du supposé sujet sur la vérité de son ex-sistence. Le trait unaire se répétant, vient garantir la coupure entre S1 et S2 (position du S1 qui engendre S2 dans le discours du maître et de la science).

Pour conclure, Lacan va nous indiquer que nous nous trouvons là, dans la batterie du signifiant, confrontés au trait unique, trait unaire, à la racine des composantes des identités que représente l'*einzigster Zug* « pour autant qu'il pourrait être substitué à tous les éléments de la chaîne signifiante, la supporter à lui seul, d'être toujours le même ». Et il le définit ainsi : « Ce que nous trouvons à la limite de l'expérience cartésienne comme telle du sujet évanouissant, c'est la nécessité de ce garant, du trait de structure le plus simple, du trait unique [...] absolument dépersonnalisé, non pas seulement de tout contenu subjectif, mais même de toute variation qui dépasse cet unique trait, de ce trait qui est *un*, d'être le trait unique. La fondation de l'un que constitue ce trait n'est nulle part ailleurs que dans son unicité. Comme tel on ne peut dire de lui autre chose sinon qu'il est ce qu'a de commun tout signifiant, d'être avant tout constitué comme trait, d'avoir ce trait pour support ».

Cette complexité de la fonction de coupure du trait unaire, cernant le lieu vide de l'Autre, fonction d'inscription du Un selon certaines conditions, fixation du trait Un dans les identités, (du zéro au un ?) sera éclairée par la leçon suivante. À partir de la disjonction du doute cartésien entre le « je ... ne », nous supposons que c'est le trait unaire comme instrument disjonctif-conjonctif qui viendrait garantir, par son ouverture, la fonction du signifiant et une articulation (tressage) entre le sujet ex-sistant dans sa vérité et le savoir décomplété de l'Autre. Cet « instrument » intervenant au niveau des trois identifications pourrait-il s'apparenter au triskel dans la structure ?

La leçon se termine avec la nécessité structurale de l'Idéal du moi qui repose sur la fonction de substitution de l'idéalisation (vers la sublimation ?) ayant pour support ce point d'identification inaugural du sujet au signifiant radical. Différents niveaux de substitution (points de franchissements) seront à vérifier dans la suite du séminaire...

Nous retiendrons la nécessité de se sortir du narcissisme des petites différences du moi idéal

(à partir des identifications imaginaires  $i'(a) / i(a)$  du schéma optique et du schéma R) et ainsi larguer les amarres imaginaires pour supporter que l'Autre ne répond pas ; mais aussi de repérer le risque de s'identifier au Un totalisant de l'Idéal du moi et de réduire l'identification à une identité ! Ainsi, l'impératif de l'individu autonome dans le monde du capitalisme fait que l'Identité puisse prendre le pas sur l'identification dans la clinique contemporaine. (Cf. « Le marché de l'identité », *La Revue Lacanienne* n° 21, ALI, octobre 2020).

Pourrions-nous dire que par le passage à l'acte de la démarche de ses *Méditations*, Descartes a pu sortir des empêtements des préjugés religieux et de la scolastique (savoir des énoncés de son époque) et trouver la liberté de son ex-sistence d'*êtrepensé* pour ouvrir, par son énonciation, un accès à la science moderne ?

*Accord de Lydia Shenker.*